

QUOI DE NEUF

Le journal des adhérent·e·s d'Île-de-France

SGEN
Cfdt:



**Prendre le
temps**

Trimestriel • numéro 63 • novembre 2023 • 1,20 €



Directeur de la publication

Philippe Antoine

Rédacteur en chef

Philippe Antoine

Maquette

Rémi Roudeau

Une

Antoine Ripaux

Comité de rédaction

Vincent Albaud

Jean-Pierre Bailles

Xavier Boutrelle

Béatrice Casanova

Évelyne Clavier

Aude Paul

Rémi Roudeau

Florent Ternisien

Impression

DUPLIPRINT MAYENNE

733 rue Saint Léonard

53100 Mayenne

ISSN

1953-6712

CPPAP

1126 S 08060

Sgen-CFDT Académie de Versailles

23 place de l'Iris

92400 Courbevoie

versailles@sgen.cfdt.fr

Imprimé sur papier recyclé
avec des encres végétales

CONTACTS

Confédération

URI CFDT ILE DE FRANCE

78 Rue de Crimée

75019 PARIS

01 42 03 89 00

contact@iledefrance.cfdt.fr

Fédération

FEDERATION DES SYNDICATS GENERAUX

DE L'EDUCATION NATIONALE

47 Avenue Simon Bolivar

75950 PARIS CEDEX 19

01 56 41 51 00

sgen@cfdt.fr

Syndicats

Recherche EPST

contact@epst-sgen-cfdt.org

Administration centrale

administration-centrale@sgen.cfdt.fr

Académie de Créteil

11/13 rue des Archives

94010 CRÉTEIL cedex

01 43 99 58 39

creteil@sgen.cfdt.fr

Antenne 77 (Melun) · 01 64 64 00 22

77@sgen.cfdt.fr

Antenne 93 (Bobigny) · 01 48 96 35 07

93@sgen.cfdt.fr

Antenne 94 (Créteil) · 01 43 99 12 40

94@sgen.cfdt.fr

Académie de Paris

7/9 rue E. Dehaynin

75019 PARIS

01 42 03 88 86

paris@sgen.cfdt.fr

Académie de Versailles

23 place de l'Iris

92400 COURBEVOIE-La Défense

01 40 90 43 31

versailles@sgen.cfdt.fr

Antenne 78 (Trappes) · 01 30 50 89 82

78@sgen.cfdt.fr

Antenne 91 (Évry) · 01 60 78 37 34

91@sgen.cfdt.fr

Antenne 92 (La Défense) · 01 40 90 90 88

92@sgen.cfdt.fr

Antenne 95 (Cergy) · 01 30 32 67 55

95@sgen.cfdt.fr

ED!TO

Desserrer le temps, resserrer les liens, tisser le sens

AVEC LE TEMPS RIEN NE VA PLUS

p 4

PAS DE RÉPIT
POUR LA VIE SCOLAIRE !

p 6

PRENDRE LE TEMPS
DE FAIRE UN PAS DE CÔTÉ

p 7

QUEL(S) TEMPS POUR NOS MÉTIERS ?

p 8

SE DÉCENTRER

p 10

QUEL(S) TEMPS
POUR LES PERSONNELS DE DIRECTION ?

p 11

(LA PARENTHÈSE ENCHANTÉE)

p 12

Ô TEMPS SUSPENDS TON VOL !

p 13

QUEL TEMPS
POUR LA RECHERCHE ?

p 14

PHOTOREPORTAGE

p 16

« On n'a pas le temps » est sans doute l'une des phrases qu'on entend le plus quand on laisse traîner ses oreilles à la porte des classes, des salles des personnels, des bureaux... On n'a pas le temps parce que les demandes ou injonctions sont trop nombreuses, les programmes trop chargés et les priorités toutes prioritaires. Et comme on n'a pas le temps tous ensemble, c'est chacun et chacune dans son coin. Nous manquons de temps également car nous vivons la fatigue de l'émiettement des tâches et la fatigue de la perte de sens. Tout nous arrive au format de la nouveauté perpétuelle : nouvelle réforme avant d'avoir fait le plus petit bilan de la précédente, nouveaux outils, nouvelles dispositions ou dispositifs, sans être prêts ou même prévenus... Sans oublier une nouvelle mission flash pour révolutionner l'école en 8 semaines. Et pourquoi pas 4 ?

Comme militants syndicaux et militantes syndicales, comme élu-es et mandaté-es, à toutes les échelles, nous vivons aussi l'émiettement, la perte de sens, l'urgence comme mode de fonctionnement permanent mais jamais interrogé.

Dans les écoles, les collèges, les lycées, les universités, les laboratoires, dans les services déconcentrés, les CIO, les établissements publics autonomes... nous avons besoin de temps, oui, mais pas pour ajouter des heures aux heures ! Nous avons besoin du temps plus long de la réflexion, de l'autonomie et de la construction collective, nous avons besoin du temps plus long de la cohérence et de la confiance véritable. Bref, nous avons besoin de « desserrer le temps ».

Il s'agit bien sûr d'une revendication syndicale. Alors qu'à l'échelle de l'histoire humaine nous n'avons sans doute jamais disposé d'autant de temps « libre », que l'aspiration au bien-être rencontre les préoccupations des autorités de santé, l'intensification du travail et la façon dont il s'immisce dans les temps de notre vie et de notre esprit détériore les conditions et la qualité de vie au travail au point de déclencher un malaise et un mal-être profond dans tous nos métiers.

Desserrer et prendre le temps constituent une nécessité impérieuse pour donner du sens, faire vivre les valeurs républicaines, former des citoyen-es en devenir, capables de comprendre les enjeux du monde qui est et du monde qui vient, faire son travail... et pourquoi pas y trouver du plaisir. Prenons donc le temps de lire ce numéro.

Claire Bonhomme

ENTRETIENS

POINT DE VUE

REVENDICATIF

AVEC LE TEMPS RIEN NE VA PLUS

***En retard, en retard,
l'École française a toujours
rendez-vous quelque part.
Son rapport au temps brille
par son particularisme,
héritier d'une longue histoire
mais aussi en décalage
avec ce que pratiquent
la plupart de ses voisins.***



Le constat est désormais bien connu : les élèves français sont celles et ceux, parmi les pays de l'OCDE, qui passent en moyenne le moins de jours à l'école. Depuis 2017 et le retour quasi systématique à la semaine de 4 jours, le calcul est simple : $36 \times 4 = 144$ jours par an. Loin, très loin des 185 jours passés à l'école en moyenne par les enfants des pays de l'OCDE. Il faut dire que la France est le seul de ces pays à avoir la drôle d'idée de n'envoyer ses enfants à l'école que 4 jours par semaine.

Et pourtant, les élèves français passent 864h par an à l'école soit 60 heures de plus que la moyenne OCDE. Ce déséquilibre s'explique aisément : les journées passées à l'école française en primaire sont parmi les plus lourdes.

Journées à rallonge et extrême concentration du temps scolaire

Ainsi, si la réflexion politique et médiatique s'attarde régulièrement sur la question des vacances, et notamment des vacances d'été, celles-ci ne semblent pas être le cœur des particularités françaises. La pause estivale est effectivement globalement plus longue en France que dans les pays plus au Nord, mais aussi plus courte que dans les pays plus au Sud. On voit comment ici c'est au final le climat qui a en partie dicté les possibles en matière de répartition du temps scolaire en été. Et les évolutions climatiques récentes, conjuguées à l'état du bâti des établissements français, laissent dubitatif quant à la possibilité de faire travailler davantage les élèves en juillet et en août. Si l'on cherche du côté des

vacances, la particularité française tient davantage à la fréquence et la durée des petites vacances, plus importantes que dans les pays voisins.

Mais la vraie spécificité hexagonale, ce sont bien ces journées à rallonge, et donc une extrême concentration du temps scolaire qui ne facilite guère la concentration des élèves et l'efficacité des apprentissages. Dans une récente tribune, l'ancien directeur général de l'enseignement scolaire, Jean-Paul Delahaye, dressait ce constat sévère : « enlever une matinée de classe est nuisible à tous les enfants et singulièrement aux enfants des milieux populaires, eux qui n'ont que l'école pour s'émanciper ».

A longueur de journées...

Cette longueur des journées ne date pas d'hier. En réalité la durée de la journée scolaire française n'a pas bougé depuis 1882 et les lois Ferry. Lorsque l'on cherche à expliquer cette remarquable longueur des journées scolaires françaises, des éléments reviennent régulièrement : une journée davantage pensée en fonction du temps de travail des adultes qu'en fonction de celui des enfants ainsi que la faiblesse du périscolaire français. Mais un coup d'œil dans le rétroviseur tend à nuancer cette affirmation : le souci ne semble pas tant résider dans une réflexion mal placée que dans l'absence quasi-totale de réflexion et d'action sur le sujet depuis 140 ans. Les seuls ajustements consistèrent à enlever 3 heures de cours, le samedi après-midi, en 1969, et 3 autres heures, le samedi matin, en deux temps, en 1990 et 2008.

Lorsque le sujet fut mis sur la table avec la réforme des rythmes voulue par Vincent Peillon en 2013, qui augmentait le nombre de jours de présence et réduisait la durée des journées, il sembla poser tant de souci qu'il fallut à

peine 4 ans pour assister à un rétro-pédalage quasi complet. C'est désormais l'ensemble de la société qui est organisée autour d'un temps scolaire ainsi construit. Le repenser est un chantier bien plus complexe qu'on ne pourrait le penser au premier abord et qui dépasse largement le cadre de l'Éducation nationale. Ce qui pose des questions d'inégalités, de recrutement, de formation sur l'ensemble du territoire que la réforme Peillon n'avait sans doute pas suffisamment anticipées.

Quelle efficacité ?

Le passage du primaire au secondaire ne s'accompagne pas d'un changement de philosophie dans l'organisation du temps de travail des élèves français. Calculer la durée du temps scolaire au collège et surtout au lycée est plus difficile qu'en primaire, la diversité des parcours entraînant une grande variation suivant les élèves. Néanmoins, que ce soit au collège ou au lycée, les élèves français ont un temps de cours nettement supérieur à la moyenne de l'OCDE. Ainsi la durée des journées au collège et au lycée varie fortement, mais celles-ci peuvent à nouveau être très longues, les élèves français ayant très fréquemment des journées avec 7 à 8 heures de cours, ce qui pose là aussi de sérieuses questions en terme d'efficacité.

Ce choix d'un nombre d'heures de cours globalement plus important a des conséquences budgétaires : le temps c'est de l'argent. Et en contrepartie la France est le pays où les classes sont les plus chargées en primaire et en collège parmi les 22 pays de l'UE membres de l'OCDE. Ce qui signifie que si les élèves français passent plus de temps à l'école que beaucoup d'autres, elles et ils le font dans des conditions moins bonnes.

Records

On commence à le percevoir, la question du temps de travail est loin d'être accessoire lorsque l'on étudie les maux du système scolaire français. Car ces particularités

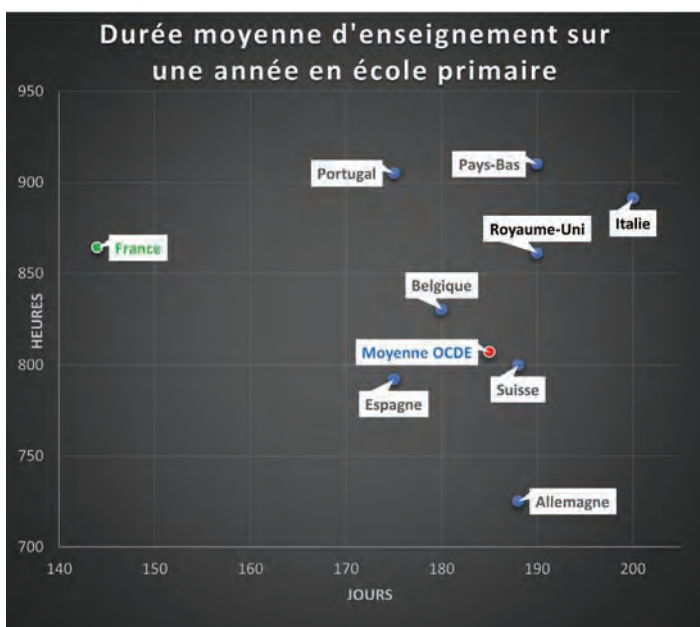
françaises s'accompagnent de performances décevantes dans les diverses enquêtes internationales réalisées ces dernières années. Et contrairement à ce que pourrait laisser penser le débat médiatique ou les interventions ministérielles, le souci ne réside pas dans un manque de temps consacré aux « fondamentaux ». Bien au contraire, selon le rapport publié en septembre 2023 par l'OCDE, la France détient le record du temps consacré aux mathématiques et au français en école élémentaire, pour des résultats en dessous de la moyenne des pays européens.

Le temps de travail, impensé du système scolaire français

Ces soucis ne concernent pas que les élèves : le temps de service des professeurs des écoles n'ayant guère été dissocié de celui des élèves, il s'élève à 972 heures par an, plus de 200 heures au-dessus de la moyenne des pays de l'UE membres de l'OCDE. Là encore, les conditions de travail s'en ressentent fortement.

Au final, se pencher sur la question du temps de travail scolaire en France, c'est observer comment un pays a globalement choisi de préférer la quantité à la qualité. Comment aussi, face à des résultats décevants, la société ne cesse de penser que la solution se trouverait dans un « toujours plus ». C'est se rendre compte que la question du temps de travail est en fait un impensé du système scolaire français, le fruit d'habitudes qui se sont perpétuées. Et réaliser que notre société n'a jamais pris le temps de réfléchir au fait que pour apprendre, il faut laisser du temps au temps. Face à cela il semble donc urgent... de prendre le temps. Le temps de regarder notre système scolaire tel qu'il est et non tel que nous le fantasmons. Le temps de construire les changements nécessaires et de faire notre ce slogan : **faire moins, mais mieux.**

Florent Ternisien



PAS DE RÉPIT POUR LA VIE SCOLAIRE !

**Romain Kirchdorfer,
CPE au collège
Maurice Utrillo à Paris,
propose d'y voir
un continuum espace-temps,
maillage serré sensible à
toutes les perturbations.**



Avant même que la sonnerie ne donne le coup d'envoi de la journée et jusqu'à ce que la grille se referme le soir, il y aura un Conseiller Principal d'Éducation ou un Assistant d'Éducation sur le terrain. Souvent omniprésent, le CPE, et dans son sillon les AED, fait facilement figure de garant du « temps » dès lors qu'il est assigné au suivi de l'assiduité et, par extension, de la ponctualité. Combien de CPE ont déjà vécu ce moment où, lors d'une réunion, un collègue se tourne vers lui en lançant un « au fait, ça sonne à quelle heure exactement ? ».

seulement « un rôle de conseil pour le respect des rythmes de vie et de travail des élèves » mais se doit aussi d'assurer « la gestion des espaces et des temps de la vie scolaire des élèves ». Pour la Vie scolaire, l'espace (les espaces) et le temps sont donc, à l'instar de la physique, une sorte de continuum. Penser l'un c'est organiser l'autre, et réciproquement. Impossible de dire « interours » sans assurer la surveillance effective des couloirs. Le temps de la récréation est instinctivement lié à l'espace de la cour. Pas de temps du midi-deux sans

Vraiment ? Là encore, difficile de se soustraire aux impératifs temporels. *Un projet ?* Il faudra s'assurer qu'il soit validé au bon conseil d'administration pour être financé. Bien respecter les délais lorsqu'il faut constituer un dossier de demande de financement en s'assurant du temps nécessaire pour qu'il soit discuté en amont dans les instances de la vie lycéenne ou collégienne. Surtout ne pas oublier de répondre présent aux nombreux appels de journées ou semaines thématiques. Bienheureux qui planifiera ! Pourtant une annonce ministérielle, voire présidentielle, viendra volontiers tourmenter qui a voulu trop planifier. Prenons par exemple l'annonce présidentielle faite à Marseille à la fin du mois de juin dernier : tous les collèges de l'éducation prioritaire devront accueillir les élèves tous les jours de 8h à 18h. Trois mois plus tard (vacances incluses), le rectorat de Paris conduira une enquête pour savoir comment cette mesure a - déjà - été

mise en place ... Mais quid du coût ? d'un changement nécessaire du règlement intérieur ? Des discussions nécessaires pour se faire ? Des amplitudes horaires à respecter pour les AED et les CPE ? Peut-être que, comme en physique, selon les points de vue (sur le terrain ou dans un bureau au rectorat) le temps s'écoule différemment ? Au fond, le danger se situe lorsque le CPE n'organise plus vraiment le temps et qu'il commence à le subir. Comment remplir efficacement son rôle de conseiller lorsque son quotidien est rythmé par des urgences, des imprévus et même une routine effrénée ? Pourtant lorsqu'on évite d'agir dans l'urgence, selon des schémas hâtifs, on se permet d'explorer de nouvelles solutions, des alternatives, d'être créatif et on aide à la prise de meilleures décisions pour les élèves.

Romain Kirchdorfer

Le danger se situe lorsque le CPE n'organise plus vraiment le temps et qu'il commence à le subir.

Un CPE est-il à ce point l'incarnation du temps ? La réponse est oui, lorsqu'on se replonge dans le référentiel des compétences de 2013, puisqu'il est effectivement inscrit qu'il doit - entre autres - « organiser [...] la gestion du temps ». Vaste programme ! La circulaire des missions de 2015 insiste elle aussi sur ce point. Et, dans une tournure qui pourrait rendre jaloux les physiiciens, elle lie la gestion du temps à celle de l'espace. Le CPE doit en effet « organiser l'espace scolaire et la gestion du temps ». Il a non

prendre en compte la place de la vie scolaire dans l'encadrement des élèves à la cantine. D'ailleurs, le terme même de « Vie scolaire » n'est-il pas riche de cette ambivalence ? Sémantiquement constitué d'un côté d'une période, d'un temps : la « vie » de l'élève, de l'autre d'un lieu, d'un espace : le « scolaire », les lieux du collège ou du lycée. Oui, mais n'y a-t-il pas un domaine où le CPE peut s'extraire de cette injonction, lorsqu'il contribue à l'élaboration de la politique éducative de l'établissement ?

PRENDRE LE TEMPS DE FAIRE UN PAS DE CÔTÉ

Pour les élèves comme pour leurs enseignant-e-s, l'année scolaire est un marathon, marathon duquel généralement tout le monde ressort essoufflé, voire épuisé. Alors, bien souvent, quand c'est en plus une année avec examen(s), on peut aisément avoir la tentation de se dire que chaque heure de cours compte, la cadence a tendance à sérieusement s'accélérer quitte, parfois, à ce que le programme soit davantage terminé sur le papier qu'avec les élèves...

Comment prendre le temps avec une classe à examen ? Est-ce possible ? Souhaitable ? Convaincue que oui, ça l'est en théorie, cette année, je tente l'expérience, responsable, du moins je l'espère, de faire très concrètement un pas de côté.

Pour ma quinzième rentrée, j'ai une classe de troisièmes pour la toute première fois. La dernière fois que j'ai eu une classe d'examen, j'étais néo-titulaire et je devais préparer les élèves d'une classe de 1ère S aux épreuves anticipées de français. Je me souviens du rythme effréné des préparations et des corrections, mais également de la fatigue et de l'angoisse des élèves tout au long de l'année tant elles et ils craignaient de ne pas faire assez, moi aussi d'ailleurs. Avec l'expérience, je me dis que je préfère faire moins, mais mieux.

Quand on m'a proposé un projet marionnettes à partir de la pièce *Min el Djazaïr*, qui signifie « depuis l'Algérie », de la compagnie Hékau, pièce de théâtre d'ombres autour des mémoires juives d'Algérie, en coopération avec Stéphane Bientz, écrivain et marionnettiste dans la compagnie *La Barbe à maman*, j'ai tout de suite été emballée, en me demandant toutefois si c'était bien raisonnable de m'engager dans une telle aventure.

Après réflexion, et après discussion avec la Conseillère Principale d'Éducation de la classe, qui mène le projet marionnettes avec moi, je me suis dit que ce pouvait être l'occasion de penser la préparation de l'examen autrement et collectivement, en fédérant un groupe classe autour d'un projet artistique lié au programme, certes, mais permettant un pas de côté, de mi-novembre à fin janvier, période souvent complexe pour les élèves entre bilan du premier trimestre, résultats du premier brevet blanc, stage en entreprise, rapport de stage... Le projet reposant sur six ateliers de



compagnie
Hékau



compagnie
la barbe à maman

deux heures et un après-midi complet au théâtre, j'ai fini par me dire : non, je ne suis pas à douze heures de cours de français près.

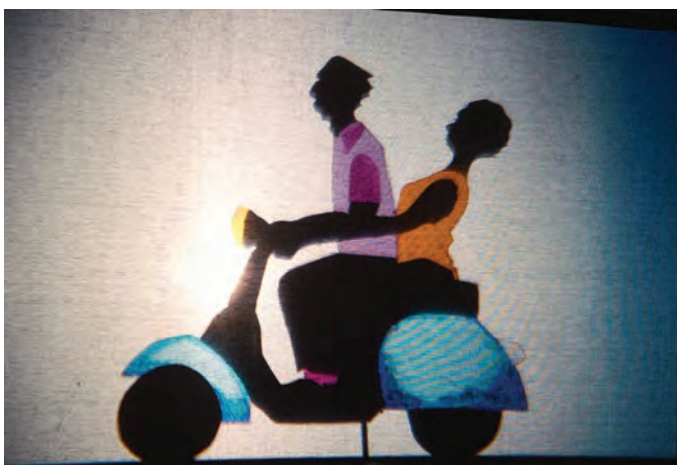
Je fais ainsi le pari qu'en travaillant autrement, nous avancerons ensemble sur le programme de français (« se raconter, se représenter » et « agir dans la cité, individu et pouvoir » notamment puisque nous allons travailler sur la mémoire et l'exil), et que nous travaillerons des compétences propres au cours de français (écriture de la pièce et du programme à destination du public, carnet de marionnettiste pour la partie écrits réflexifs, jeu théâtral...) mais aussi des compétences transversales (coopération, mémorisation, argumentation, oral explicatif). Avec sans doute des effets bénéfiques sur la confiance en soi et les compétences psychosociales, en cours de français, mais pas uniquement.

Par expérience, les projets marionnettes que nous avons pu mener ont permis d'établir un lien fort entre les élèves, une relation pédagogique plus fine s'est tissée, au fur et à mesure des ateliers. Avec ma collègue CPE, nous étions à chaque fois frustrées de ne pas avoir pu savourer davantage l'émulation collective positive puisque ces projets marionnettes se déroulent plutôt en fin d'année. Aujourd'hui, nous nous disons que ce pas de côté sera le moyen de ralentir pour mieux repartir et pour tâcher de repartir tou-te-s ensemble, avec une confiance en soi renforcée et des échanges facilités.

Représentation le vendredi 26 janvier 2024, à 18h30, au théâtre Halle Roublot de Fontenay-sous-Bois.

Alaïs Barkate

Min el Djazaïr – Scooter



Min el Djazaïr – Face à face

QUEL(S) TEMPS POUR NOS MÉTIERS ?

Quel temps pour les personnels, quel temps pour le métier parmi toutes les injonctions ?

Entretien croisé premier / second degré avec Jean-Yves Bernard, directeur d'école et Erwan Desnos, professeur en collège.

L'injonction du ministre Gabriel Attal de supprimer à l'horizon de la rentrée 2024 toute formation sur le temps de face à face pédagogique et de la placer sur les créneaux du mercredi après-midi, du samedi matin, ou pendant les vacances (lire également à ce sujet le point de vue des formatrices et formateurs en page 12 de ce numéro) réinterroge notre temps de travail en tant qu'enseignant-es, aussi bien dans le premier que dans le second degré. L'occasion d'un regard plus attentif sur le temps des enseignants...

Un temps qui s'accélère

Depuis la pandémie de COVID-19, il est indéniable que nous sommes sollicités pour des tâches de plus en plus nombreuses, en réponse à l'actualité politique. Cette pression constante a été renforcée par la campagne présidentielle, caractérisée par des annonces soudaines, et les changements de ministre aux styles très différents. À cela s'ajoutent les injonctions ministérielles cumulatives, telles que la prise en charge (légitime) du harcèlement, le travail à faire pour les langues vivantes, la laïcité et les

valeurs de la République, les plans maths et français en primaire... Le sentiment est qu'il n'y a plus de priorité car tout est prioritaire.

La nouvelle 6e et le PACTE enseignant introduisent des contraintes supplémentaires, créant une charge mentale accrue. Le dispositif Remplacement de Courte Durée dans le second degré donne l'impression d'une tâche supplémentaire, nécessitant une réflexion approfondie, d'autant que les

plans de remplacement sont présentés et feront l'objet d'une analyse par le conseil d'administration de chaque établissement.

Ce sentiment d'accélération du temps, nous l'avons retrouvé sous une autre forme suite à l'assassinat tragique de notre collègue Dominique Bernard le 13 octobre dernier à Arras. Pas de temps de concertation en primaire, quelques échanges sur le temps du midi, avec la sensation de ne pas être

pendant deux heures le matin pour un hommage à 14h le jour même ? Nous aurions pourtant pu tirer des leçons du traumatisme lié à l'assassinat de Samuel Paty et de ce qui avait été imposé dans l'urgence aux équipes des établissements au retour des congés de la Toussaint en 2020... C'est ce que les mandatés CHSCT de l'académie Versailles avaient précisément demandé et cela n'a pas été entendu.

Il n'y a plus de priorité car tout est prioritaire.

prêt en cas de questionnements dans la classe, surtout au moment d'assurer la minute de silence. Alors que dans le second degré, certes un temps de concertation a été attribué, qui permet de ralentir le temps, mais avec toujours ce sentiment que le temps politique bouscule le temps de l'éducation : est-il efficace de travailler

Surcharge de travail

Selon la DEPP, dans le premier degré, le temps de travail explose avec 43 heures par semaine et 34 jours de vacances travaillées. Le travail invisible dépasse largement les 108 heures, englobant les réunions d'équipe, les relations avec les parents, le suivi des élèves, les liaisons écoles/collèges,





ainsi que le suivi des jeunes collègues ou contractuels.

Un travail invisible qui devient tentaculaire

Les directeurs d'école doivent gérer les Plans de mise en sûreté ou PPMS, les Projets d'Accueil Individualisé pour les enfants atteints de troubles de la santé (PAI) et l'école inclusive, mais aussi les partenariats, etc. Le PACTE, quant à lui, est une hérésie, car le surbooking est déjà une réalité. L'école inclusive devient une impasse pour de nombreux collègues du premier et second degré, avec un manque de moyens et de temps de concertation. Les réunions des Équipes de Suivi de Scolarisation des enfants reconnus handicapés ne sont pas toujours productives en

collège parce que les informations pratiques n'ont pas transité du premier degré au second degré.

Par ailleurs l'information à l'orientation se complexifie, nécessitant également du temps pour les collègues de 3e et du lycée, avec l'évolution des cartes de formations et le besoin de prendre le temps avec les élèves pour une orientation cohérente. Et n'oublions pas les collègues du lycée professionnel confrontés à de multiples réformes. Enfin, l'évaluation des écoles ou des EPLE s'ajoute aux tâches habituelles. La demande est légitime mais le temps dégagé est insuffisant. Et surtout quelle en est l'utilité réelle ? L'alourdissement de nos missions, c'est pour nos élèves ou pour l'institution ?

Quel temps pour l'École ?

Il est indispensable de donner du temps aux enseignantes et aux enseignants pour mener à bien toutes leurs missions. Il est donc nécessaire de comptabiliser le temps de travail réel et de l'introduire dans la réglementation. Il faut également

significativement les effectifs par classe.

Dans le premier et le second degré, les collègues travaillent beaucoup trop et dans de trop mauvaises conditions. Nous sommes convaincus qu'il est urgent d'améliorer les conditions de travail et la prise en

L'alourdissement de nos missions, c'est pour nos élèves ou pour l'institution ?

augmenter les salaires : l'État doit payer décemment ses agents à la hauteur des tâches qu'ils réalisent.

Pour assurer un suivi individualisé de qualité, et prendre en charge les élèves à besoins particuliers dans de bonnes conditions, il est fondamental d'alléger

compte du temps de travail Toutes Tâches Comprises. Il est tout aussi fondamental de revaloriser les salaires enseignants. C'est à ce prix que notre métier retrouvera de l'attractivité et que nous pourrions améliorer les conditions d'apprentissage de nos élèves.

SE DÉCENTRER

***Prendre le temps,
faire un pas de côté,
se décentrer en milieu professionnel :***

***Point de vue,
par Vincent Albaud.***



En premier lieu, il me semble que cette problématique est commune à tous les métiers, à toutes les professions, dans le secteur privé comme dans le secteur public. Aussi, pour s'en tenir uniquement à l'Éducation nationale, il n'y a rien de spécifique aux enseignants ou aux personnels administratifs, techniques, santé-sociaux (ATSS). C'est transversal *comme qui dirait*.

Tout d'abord, il y a des réalités très différentes selon les lieux de travail, les fonctions occupées, l'investissement (ou la motivation) du salarié ou de l'agent.

Des personnes sont ou vont se sentir débordées en permanence, sans pouvoir anticiper les actions à mener et sans avoir le temps de tirer un bilan des opérations effectuées. En résumé et pour utiliser une métaphore cycliste, c'est avoir le nez dans le guidon. D'autres exercent dans le calme, sans pression particulière (ni hiérarchique, ni temporelle), sans sentiment d'urgence. D'autres encore vont même dire qu'être au travail est leur moment de tranquillité, de respiration par rapport aux contraintes dans leur vie privée, là où ils peuvent ralentir.

Pour respirer et retrouver un horizon.

En tout cas, pour moi, faire un pas de côté, c'est sortir de la routine, des calendriers, de mes fonctions, de mon bureau, du rectorat. C'est discuter avec mes collègues de notre travail, c'est aussi rencontrer et échanger avec des personnes extérieures, c'est réfléchir à mon avenir professionnel, c'est regarder et analyser tout ce que j'ai fait, c'est sortir la tête de l'eau pour respirer et retrouver un horizon.

Individu et collectif

Il y a donc un aspect individuel et un aspect collectif : prendre du temps pour soi et prendre du temps avec

les autres. Sur le plan individuel, cela va consister à s'interroger sur ses envies et sur ses compétences, à faire une introspection en quelque sorte mais aussi à rechercher les activités possibles en dehors de mes missions habituelles. Sur le plan collectif, cela va plutôt consister à faire des analyses et des prospectives et à développer la cohésion.

Comment cela peut-il se traduire dans les faits ?

Côté introspection, il faut dire qu'il n'y a pas à l'Éducation nationale la possibilité de bénéficier d'un bilan de compétences qui permettrait de remettre en perspective les acquis de sa carrière professionnelle et les moyens de les valoriser. Toutefois, le congé de formation professionnel et le congé personnel de formation sont des leviers potentiels pour prendre le temps d'évoluer ou de se reconverter. Lire le plan académique de formation, choisir et suivre une formation sont un moyen de se décentrer efficacement de son travail. D'expérience, être tuteur ou encore être membre d'un jury de concours ou correcteur sont de vraies respirations par les échanges et les rencontres. Je n'oublie pas qu'exercer une activité syndicale est aussi une façon de faire un écart.

Du côté du collectif, il existe aussi des moments de décentrage formels et informels. Ainsi, les heures de concertation en établissement ou les séminaires (pour les services) sont des outils permettant d'échanger entre pairs sur les pratiques et les changements, souvent dans un cadre extérieur au lieu de travail habituel. Les événements informels sont tout aussi importants voire même plus. Un restaurant ou un pique-nique entre collègues, un pot de départ, une collation, une célébration (anniversaire, naissance...) sont des moments essentiels pour faire retomber la pression, pour partager le vécu professionnel de chacune et de chacun et pour créer des liens plus forts. Pour prendre le temps d'apprécier et de s'apprécier.

QUEL(S) TEMPS POUR LES PERSONNELS DE DIRECTION ?

*Aperçu d'un contraste
entre textes réglementaires,
réalité du terrain
et leur mise en application.*



Petit matin, le soleil n'a pas encore pris la décision de réchauffer le seuil de l'établissement de ses premiers rayons que nous sommes déjà à battre le pavé. De l'arrivée des élèves (et parfois des personnels) au départ des dernières âmes, nous sommes bien souvent sur le pont. Pourtant, la note de service du 24 janvier 2007 rappelle que « La durée hebdomadaire de travail ne peut dépasser ni 44 heures en moyenne sur une période de 12 semaines, ni 48 heures par semaine. L'amplitude maximale journalière de service est fixée à 11 heures. Le service des personnels de direction ne peut excéder 10 demi-journées par semaine ». Inutile de préciser que ces dispositions ne peuvent être respectées, une semaine moyenne tournant difficilement en-dessous des 50h si l'on veut accomplir nos missions a minima.

Oui, nous avons le droit d'ouvrir un compte épargne temps !

Quel est le message qui se cache derrière l'accumulation des nouvelles tâches, souvent fixées dans l'urgence par notre ministère ? Est-ce du mépris ou simplement la conviction de la corvéabilité à merci de ses personnels ? La réalisation de ces heures supplémentaires est donc de notre fait et de notre bonne volonté, l'organisation du temps de travail relevant des personnels de direction eux-mêmes. Le chef d'établissement est en charge de l'organisation du service pour lui-même et son adjoint ou adjointe. Ne pouvant rentrer dans le cadre attendu, serait-ce à dire que nous ne savons pas nous organiser ? Toutes et tous autant que nous sommes ?

Il est également rappelé que la durée annuelle de travail est décomptée en jours et que nous disposons de 47 jours de congés (20 jours au titre de la réduction du temps de travail, 25 jours de congés + 2 au titre du fractionnement). Soit un peu plus de 9 semaines. Avec l'organisation du temps scolaire, il faut le reconnaître, ces congés sont souvent réalisés

pour nombre d'entre nous. Mais il faut souligner la difficulté grandissante des adjoints, en particulier en lycée qui, pour organiser une rentrée de plus en plus contrainte par la dernière réforme et les ajustements tardifs de supports se retrouvent en grande partie privés des congés d'été... Car même si le travail est ralenti, il est difficile de ne pas mettre la main à la pâte tout au long de l'été.

Le mirage du compte épargne temps ou CET est alors évoqué. Car oui, nous avons le droit d'ouvrir un compte d'épargne qui s'alimente avec une monnaie qui nous est au combien précieuse : le temps. Bien sûr, il faut tout d'abord arriver à dénicher l'information. Trouver la bonne circulaire, puis le bon gestionnaire. Une fois cette engageante perspective dénichée, il est temps de revenir à la réalité. En effet, le seul temps qui compte pour l'épargne, c'est celui que l'on n'a pas perdu. L'unité de calcul est au jour entier. Il est donc hors de question de cumuler des heures. Seuls les jours de congés non pris sont considérés, 25 au maximum. Alors si on a travaillé 3h dans la journée, la journée est-elle décomptée ? Un casse-tête administratif qui semble ne pas avoir de règle établie. Et qu'en est-il de leur utilisation ? Voici : figurez-vous que les 15 premiers jours doivent être pris sous forme de congés l'année suivante ! Mais à quel moment ? Serait-ce enfin la possibilité de profiter de l'été indien qui se profile ? Que nenni ! Nécessité de service oblige. Seuls les jours au-delà des 15 premiers « épargnés » peuvent être utilisés sous forme indemnitaire ou pris en compte pour la retraite complémentaire des fonctionnaires ou bien encore conservés pour l'année suivante sous forme de futurs congés... que l'on ne pourra pas prendre.

Il est urgent que notre ministère accepte de se pencher sérieusement sur cette question du temps de travail des personnels de direction et y apporte des réponses permettant une réelle plus value et une forme de reconnaissance de notre engagement.

Rémi Roudeau

(LA PARENTHÈSE ENCHANTÉE)

***A la fin d'une formation,
un stagiaire a laissé ce mot
parmi les retours :
« c'était la parenthèse
enchantée».
Que fallait-il comprendre ?***

Proposition d'interprétation.

Imaginez un groupe de stagiaires. Un groupe inter-catégoriel. Les collègues ont quitté leur travail pour participer à une formation. S'ils sont enseignants, ils ont donc, peut-être, quitté la classe. Honteux ? La question est abrupte. Mais avec l'injonction ministérielle, nulle part discutée, que les enseignant-es ne doivent plus se former sur le temps de face à face pédagogique, il ne semble pas que la question soit déplacée.

La « Parenthèse enchantée ». Ce retour est beau. Il va droit au cœur de la formatrice et du formateur. La parenthèse est un intervalle, un moment à part, circonscrit par deux signes typographiques dans le déroulé du texte. Le contenu d'une parenthèse n'est cependant pas sans relation avec le reste du texte. Il l'illustre, le complète ou le commente, le prolonge, parfois de manière très explicite, parfois non... Les collègues qui ont choisi de participer à cette formation ont fait un pas de côté. Mais en oublient-ils pour autant leur métier et les élèves ?

La formation les détourne momentanément de leur travail quotidien. C'est indéniable. Elle commence par un accueil avec les premières conversations. Puis, des moments en petits groupes permettent de découvrir les autres participants, des liens se forment et surtout, grâce à un dispositif que les formateurs sont à même de mettre en place, un espace propre à la formation se crée. Dans cet espace, le temps s'écoule autrement : entre activités, expériences fortes et inspirantes, apports notionnels et retours réflexifs. On sort clairement d'une forme de routine, celle du quotidien. Peu à peu,

le sens de la rencontre se construit et les activités entrent en résonance avec les situations professionnelles. L'« enchantement » peut avoir lieu.

Le formateur et la formatrice (c'est leur métier, ils se sont longuement formés), ont fait en sorte que ce stage, dans son contenu et son déroulé, soit utile et utilisable pour les collègues. C'est-à-dire utile aussi au système éducatif et par conséquent aux élèves. Tout au long du parcours, les activités proposées, les réflexions, qui les accompagnent ou qu'elles génèrent, ont lancé de multiples ponts avec les activités professionnelles. La « parenthèse » opère comme une loupe en se focalisant sur certains thèmes et en proposant certaines pratiques dont, par exemple, des situations de coopération ou de feed-back. Le stress diminue. Les stagiaires, en collectif, pensent, construisent en autonomie la dernière demi-journée, moment propice à la créativité et au transfert dans l'activité professionnelle.

Cette formation n'est pas une exception. Comme beaucoup d'autres, elle répond à une exigence de qualité. Elle se fonde sur les données de la recherche dans des domaines variés, propose des activités éprouvées, mais aussi une écoute de chacune et chacun au sein du groupe. L'organisation du temps permet de se libérer, de libérer la parole, de créer du sens. Parce qu'un groupe a commencé à devenir une équipe, des qualités, des désirs, voire des projets ont émergé. Bref, la formation est aussi un vecteur de bien-être professionnel. Cela n'a pas de prix, car il n'est pas possible de concevoir le bien-être des élèves sans concevoir celui des professionnels.

Faut-il voir un loisir honteux dans un stage (ici de deux jours) qui a lieu pendant des heures de face à face pédagogique ? Honteux au point de l'émettre en visio en fin de journée, le mercredi après-midi ou pendant les vacances ? C'est surtout dans la quantité invraisemblable de congés non remplacés, dans la vacance de postes et l'insuffisance du recrutement qu'il y a problème ! La formation est une activité pendant laquelle, en prenant de la distance, on réenchante le monde, l'établissement et la classe.

***Une formatrice et
un formateur
de l'académie de Créteil***



Ô TEMPS SŪSPENDS TON VOL !

Après une carrière au Japon en tant que professeure de FLE et traductrice, puis en France comme interprète et traductrice en entreprise, Frédérique est enseignante de japonais en collège et lycée à Lyon.

La parole à une langue rare.



Juillet 2014, devant le Pin de Rikuzen Takata, seul survivant d'une forêt de 77000 pins, suite au tsunami de 2011

J'en suis à ma 28ème et dernière année dans notre Grande Maison. J'ai l'impression de toujours avoir dû me battre et de manquer de temps pour tout faire. J'ai enseigné en LVA et B à mes débuts à Paris. Depuis que je suis au lycée Ampère à Lyon, j'ai fait uniquement le cursus de LVC jusqu'à l'an dernier, où, enfin, après 20 ans de combat, le rectorat a commencé à ouvrir la LVB en collège. Il a fallu aussi près de 20 ans pour qu'un partenariat entre notre lycée et le Japon voie le jour et fonctionne enfin... La perception du temps, c'est une question qui me touche.

Dans un monde où tout va vite, construire un édifice solide prend un temps fou, c'est aller à contre-courant de l'air du temps. La patience est indispensable, seule la persévérance permet d'aboutir. Et la persévérance, c'est un peu la résistance à l'effet du temps.

Les jeunes Français n'ont pas la réputation d'être « bons en langue ». Les ministres de l'Éducation nationale et les réformes ont beau vouloir toujours tout changer, le résultat est là. Et le prof est toujours confronté au même problème : comment faire entrer des programmes aussi ambitieux dans des horaires aussi réduits ? Ce n'est pas le programme qui rend les élèves meilleurs, c'est le temps qu'on y consacre. C'est particulièrement sensible en langues A et B, où il n'y a que 5 heures hebdomadaires pour l'ensemble des deux, en 1ère et terminale. En LV3, nous avons 3 heures par semaine, sur les 3 années.

Un ministre, par le passé, a eu la géniale idée de diminuer les effectifs des cours de langue, pour diminuer le nombre d'heures hebdomadaires, sans dommage, car on est « plus efficace avec des effectifs réduits »... C'est un point de vue ! Surtout quand les classes de lycée peuvent atteindre 34 ou 35 élèves.

Le temps est une composante capitale dans l'assimilation, surtout en langues. Il ne s'agit pas uniquement de comprendre un raisonnement, mais aussi d'engranger du vocabulaire, des idiomes. C'est la mémoire qui fonctionne, plus que la réflexion. Elle a besoin de temps et de répétitions.

un investissement à long terme, mais il est nécessaire.

Les langues sont donc souvent les parents pauvres ; on oublie que, avant d'être des vecteurs de culture littéraire, elles sont des outils de communication, de travail, d'accès à une instruction plus riche et aux connaissances de la culture d'un pays.

Tout cela prend du temps, particulièrement pour les langues très éloignées de la nôtre. C'est peu 3 ans, en LV3, pour devenir autonome dans la langue et le pays. Avec des cours le vendredi soir, le mercredi après-midi jusqu'à 18h, créneaux où les élèves sont fatigués et peu attentifs. En japonais, il y a un système graphique complexe, des milliers de caractères idéographiques à prononciations multiples à assimiler. Le vocabulaire n'a pas de racines communes avec le français, et la syntaxe est très rigoureuse. Il faut beaucoup de temps... que nous n'avons pas.

La sérénité dans les classes optimiserait la réflexion, la communication et l'assimilation.

Bien des élèves de 1ère sont découragés de continuer une option - qui ne donne plus de bonus - quand ils découvrent les 12 heures de spécialité. Le manque de méthode et d'organisation les handicape, leur fait perdre un temps précieux et l'avantage d'une langue de plus sur le marché du travail. Le temps passé à apprendre pour maîtriser des connaissances n'est pas du temps perdu. La sérénité dans les classes optimiserait la réflexion, la communication et l'assimilation, en plus de limiter la prolifération de nombreuses pathologies chez nos élèves.

Frédérique Barazer

QUEL TEMPS POUR LA RECHERCHE ?

*Un témoignage d'Isabelle Cohen,
chargée de recherche
en physiologie et physiopathologie
de la nutrition humaine (obésité, diabète).*



En tant que chercheuse en biologie, je confirme que la notion de temps revêt une importance toute particulière. Nous avons deux échelles : la recherche immédiate et celle qui s'inscrit dans un temps long. Pendant la pandémie du Covid-19, la recherche d'un vaccin a été rapide : 9 mois dans le contexte où nous étions c'est exceptionnel, mais elle a bénéficié des études et des travaux réalisés depuis une soixantaine d'années, depuis que le concept de l'ARN messager a été décrit à l'institut Pasteur en 1961. On ne conduit pas sa recherche de la même façon si on doit obtenir des résultats immédiats ou si on a le temps de développer une théorie. Il est toujours possible de répondre à une question avec des méthodes que l'on qualifiera de rapides, par exemple en utilisant des modèles cellulaires plutôt que des modèles animaux plus chronophages, mais les modèles courtermistes ne permettent pas toujours de répondre correctement à la question posée. Ce qui signifie qu'avec des financements à court terme, vous n'aurez pas la même qualité de recherche qu'avec des budgets pérennes.

Un temps qui n'est pas perdu

La question de recherche qui est posée est essentielle : plus vous préparez les objectifs de votre expérience, plus ils sont clairs, et plus vous gagnerez du temps. Il faut aussi prendre le temps de la réflexion pour imaginer des solutions, poser des hypothèses. Ce temps-là n'est pas perdu. Le temps des réunions, des échanges, les conférences où l'on rencontre nos condisciples et nos pairs, font partie de notre boulot. La disputatio est essentielle à notre métier. Lorsque j'ai effectué mon 3ème postdoc à Montréal, on me disait : nous « aimons bien prendre des postdocs français parce qu'ils sont bien formés ». Nous étions formés à l'esprit critique. À ce propos, il faut garder en tête que des cellules dans une boîte de pétri ne se comportent pas comme les cellules de l'organe dont elles proviennent. Ce d'autant que beaucoup de modèles cellulaires utilisés dans les laboratoires sont issus de cancers, avec des caractéristiques souvent différentes de cellules dites « normales ». Ce ne sont que des modèles et c'est la raison pour laquelle, si vous voulez être rigoureux, il vous faut impérativement reproduire vos expériences dans différents modèles afin de garantir vos résultats. Ceci nécessite du temps et de l'argent dont on ne dispose plus suffisamment.

En contraignant financements et évaluations, on a contraint le temps, les savoirs et leur qualité.

Protocoles et variabilité

Prenons l'exemple d'un régime décrit dans la littérature comme rendant obèse. Vous pouvez toujours réaliser des expériences mimant ce régime sur des modèles cellulaires, mais il est préférable d'utiliser un modèle animal, puisqu'il est impossible de réaliser de telles expériences sur l'homme. Vous comprendrez qu'il est important pour utiliser le moins d'animaux possible de préparer l'expérience en se basant sur ce qui a été réalisé par d'autres dans l'histoire de la discipline. Prendre le temps de bien conceptualiser les protocoles nécessaires pour répondre à une question précise, prendre le temps ensuite d'analyser les résultats obtenus,





discuter les conclusions en équipe, reste essentiel à la qualité de la science. Et cela oblige à anticiper : pour ne pas perdre du temps, il faut être très organisé. Pendant certaines expériences, chaque minute est utilisée, il faut prendre le temps de bien préparer son protocole en amont. C'est comme faire de la cuisine : si vous vous préparez, ce n'en sera que meilleur.

Dans le cas des expériences avec des modèles animaux, il faut s'affranchir de la variabilité observée entre individus. La question qui se pose est de savoir s'il faut prendre le temps de faire la même manip sur plusieurs animaux ou plusieurs petites manip avec des petits groupes d'animaux. Dans le premier cas, vous allez plus vite mais vous vous affranchissez de la notion essentielle de reproductibilité.

En biologie, les expériences sont validées si elles peuvent être reproduites par d'autres expérimentateurs dans les mêmes conditions, et qu'elles donnent le même résultat. C'est pourquoi il est important de reproduire au minimum 3 fois la même manip pour vérifier le résultat et en faire un savoir. Ceci nécessite du temps et peut démotiver ceux qui veulent aller vite.

En biologie, on travaille sur du vivant qui est une matière mouvante, non uniforme : malgré la multitude de précautions prises, il n'est pas certain, c'est même rarement le cas, que tout se déroule comme prévu. Par exemple sur 100 souris nourries avec un régime obésogène, il y a toujours 5 à 6 souris qui ne grossiront pas. Ces aléas de la nature, qu'on n'explique pas toujours, impactent les expériences, le temps de la réalisation et de l'analyse. Dans ce contexte, quand il faut aussi consacrer du temps à déposer des projets pour espérer obtenir un budget et financer ses expériences, ça devient compliqué.

Quels budgets pour la recherche ?

Le montant des budgets n'est pas toujours à la hauteur. Il faut multiplier les demandes pour financer un projet au long cours, avec des machines et des consommables onéreux, dont le plastique qui pose la question de l'impact environnemental. Ce contexte n'incite pas à s'engager dans une recherche de financement chronophage, avec toute sa complexité et un très faible taux de réussite.

Ce taux est supposé augmenter avec les réformes de la

Loi de Programmation de la Recherche (LPR, promulguée le 24 décembre 2020 !), on en attend le bilan avec impatience... Pour beaucoup, plutôt que de chercher des financeurs, il est préférable de consacrer ce temps précieux au développement des connaissances. Malheureusement, nos responsables ont décrété que les financements pérennes devaient être contraints, ce qui a engendré la mise en place du système d'appel à projets, de façon à financer ce qu'ils ont nommé l'excellence...

Les budgets sont minces et les comités de sélection choisissent les projets de ceux qui ont le plus de publications. Ce qui a deux effets pervers : si les expériences ne sont pas réalisées de façon rigoureuse, il sera difficile d'apporter une conclusion et pour aller plus vite, il arrive que certains arrangent leurs résultats en fonction de l'hypothèse envisagée. En second lieu, cela favorise les grosses équipes, qui ont suffisamment de personnel pour mener à bien recherches expérimentales et recherches de financement. Enfin s'ajoute la pression de l'évaluation : les chercheurs doivent publier un article par an. En biologie, un article par an, cela suppose des modèles rapides, ou bien un nombre important d'expérimentateurs et de financements pour réaliser plusieurs types de manip en parallèle et pour écrire des articles issus de résultats obtenus par une brigade de chercheurs, doctorants, postdoctorants, ingénieurs et techniciens. C'est ainsi que l'on favorise l'excellence...

Un temps d'incubation

En contraignant financements et évaluations, on a contraint le temps, les savoirs et leur qualité. Avec une perte de compétences à la clé. Nos expériences ont des temps d'incubation très variables, entre la seconde et plusieurs jours, en fonction du temps d'exécution de la protéine utilisée. Pour aller plus vite, ces expériences ont été robotisées, mécanisées, avec une diminution de leur compréhension. Lorsque j'ai commencé à travailler dans la recherche en 1994, une simple analyse génétique prenait plusieurs jours : aujourd'hui des kits sont disponibles, mais leurs composants sont confidentiels, vous ne savez plus réellement ce qu'il se passe dans le tube. On gagne du temps, mais on perd en compétences.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on veut accélérer le temps, c'est un concept bizarre. Pour construire un savoir, et non une *fake news*, il faut du temps. En prenant le temps, on fait moins, mais mieux. Si on veut plus, il faut des moyens humains et financiers. Avec les dernières réformes, on a impacté la qualité des connaissances qui est au fondement de la civilisation et des humanités.

De septembre à novembre : le temps de marcher, manifester, rendre hommage.
Samuel Paty, Dominique Bernard, Mon corps mon choix, Égalité des droits, Non à l'antisémitisme...

PHOTOREPORTAGE

